

L'exploit de frère Polycrate : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ESPOIR :

Pour moi, je vois encor des jouissances pures
 Dans ce bonheur humain que l'on dédaigne tant ;
 Il est encore pour nous d'innocentes parures,
 Des plaisirs sans remords, et pour plus d'un instant ;
 J'ai pour mon avenir plus d'un espoir qui brille...

Il en est un surtout qui réjouit mon cœur :
 C'est l'amour d'une épouse, et ce que la famille
 Peut offrir ici-bas de joie et de bonheur.
 Oh ! qu'il est doux d'avoir un foyer domestique
 Où l'on s'assied en paix avec ceux qu'on chérit ;
 Oh ! qu'il est doux, le soir, dans une salle antique,
 D'avoir sur ses genoux un enfant blond qui rit ;
 De poser doucement les deux mains sur sa tête
 Et puis de l'endormir par de vieilles chansons.
 Eh ! qu'importe, au dehors, où gronde la tempête,
 Qu'importe la rigueur des nuits et des saisons !
 Au foyer devant nous se déroule la flamme ;
 C'est en vain que du vent gémit la triste voix :
 A mes côtés, voici cette âme de mon âme,
 Cet ange de mon cœur, l'épouse de mon choix,
 Qui, vers moi se penchant, s'appuie à mon épaule,
 Telle une tendre fleur à l'écart des jardins
 Recherchant un abri s'appuie au tronc d'un saule
 En répandant sur lui mille parfums divins.
 O fleur de mon amour, couronne de ma vie !
 De combien de parfums elle vient m'embaumer !
 Aux habitants du ciel comment porter envie ?
 N'ai-je pas sur la terre un ange pour m'aimer ?
 N'ai-je pas une voix qui se mêle à mes plaintes,
 A mes soupirs d'amour, à mes élans joyeux ?
 S'il faut souffrir encor, mes peines sont éteintes
 Dans une larme de ses yeux.

Heureux qui peut ainsi joindre deux existences
 Pour la vie et la mort, pour la joie et les pleurs !
 Son bonheur est doublé comme ses espérances ;
 Il a partagé ses douleurs.

Se peut-il que jamais si grand bonheur m'advienne ?
 Cette sœur que j'attends la trouverai-je un jour ?
 Tant de félicité sera-t-elle la mienne
 Et vivrai-je pour tant d'amour ?

Espérons ! espérons ! c'est le mot qui console,
 Espérons ! car l'espoir n'est pas fait pour tromper,
 Le bonheur, s'il n'est pas une vaine parole,
 Toujours ne peut nous échapper.

Espérons ! espérons ! c'est le mot de la vie,
 Le mot de la douleur et celui de l'amour ;
 Le mot que dit tout hymne et toute poésie,
 Mais qu'on ne dira plus un jour.

L'exploit de frère Polycrate.

VIII

Frère Polycrate portant une petite lampe de cuivre dont il cachait la flamme dans la paume de sa main, se tenait au fond de l'entrée, prêt à ouvrir. Il agita ses clefs, et sans même regarder à travers le judas, il demanda d'un ton résolu : « Qui est là ? » — « Ouvrez, ou nous mettons le feu aux quatre coins de la maison, répondit une voix terrible à l'accent barbare. » Frère Polycrate tira bravement le verrou et ouvrit la porte toute large. Le grand Bernois était sur le seuil, l'épée en l'air, comme s'il s'attendait à être repoussé. A la vue du vieux moine sans défense, qui se ratatinait dans sa robe usée, au capuchon de travers, il laissa négligemment retomber son arme sur le sol, et mettant comme un grapin, sa main

nerveuse et velue sur l'épaule de frère Polycrate, il lui dit d'un ton impératif : « Nous sommes sur pied depuis le matin, nous avons soif : conduis-nous à la cave et apporte-nous à manger, si tu ne veux pas que nous livrions le Dézaley au pillage. » Frère Polycrate, feignant d'avoir peur, répartit d'une voix soumise et tremblante : « Suivez-moi, la cave est pleine. » Et, agitant bruyamment son énorme trousseau de clefs, il passa au milieu de cette bande de brigands qui l'examinaient d'un œil scrutateur et louche, en poussant des grognements de satisfaction... Messieurs, quel sujet de tableau !... Vous figurez-vous ce pauvre moine tout pâle, avec sa lampe dont la lumière vacillait au vent et l'éclairait de reflets fantastiques ; autour de lui, ces figures sinistres à moitié noyées dans l'ombre, et ce ciel lugubrement éclairé, et ses silhouettes noires des bâtiments du Dézaley... tout cela présentait une scène vraiment originale... Dans la serrure de la grande cave, la grosse clef du trousseau de frère Polycrate fit cric-crac, et aussitôt les mécréants qui le suivaient, en se pourléchant les lèvres d'avance, entrèrent sans le remercier. A l'aspect de cette double rangée de fustes, accroupies dans la pénombre comme des monstres mystérieux, les Bernois ne purent retenir une bruyante exclamation de joie. Frère Polycrate déposa sa lampe sur un tonneau renversé qui se trouvait au milieu de la cave, et, s'adressant au chef, il lui dit avec une humble révérence : « Les robinets sont mis, vous n'avez qu'à les tourner... Je vais me mettre en quête de pain et de jambon. » — « Ah ! le bon petit moine que voilà ! s'écria le colosse, en cherchant, mais vainement, à adoucir sa grosse voix. » — « Quant à ces deux fustes, ajouta frère Polycrate, en frappant contre elles trois coups accentués, ne perdez pas votre temps à les mettre en perce, vous n'en tirerez pas plus de vin que d'une solive. » — « N'aie crainte, nous nous adresserons d'abord aux tonneaux pleins, mon gentil vieux ; regarde mes soldats, n'ont-ils pas un flair merveilleux ? » Frère Polycrate, en se tournant pour se diriger vers la porte, vit en effet cette bande d'ivrognes groupés autour des plus hautes fustes, et buvant à tire-larigot, qui dans un pot d'étain, qui dans une seille, voire même dans leur casque... L'orgie commençait... Ils s'emplissaient jusqu'au cou... La gaité du vin ne tarda pas à déridier ces faces de possédés ; ils riaient en entrebaillant une bouche fendue jusqu'aux oreilles, et les plus jeunes essayaient de grotesques pas de danse aux sons d'une chanson obscène ! C'était un spectacle inouï que l'imagination se figure, mais qui ne se décrit pas. Le chef de la bande, les jambes arquées pour ne pas trébucher, ressemblait à Gulliver dans le pays de Lilliput. Il s'était emparé d'un tonneau de vin fin de cinquante pots, et il le vidait par la bonde comme on boit une bouteille au goulot... A mesure que ces coquins se grisèrent, le tumulte grandissait... Il y en avait déjà qui se prenaient de querelle, mais comme ils avaient déposé leurs armes près de la porte, le sang ne coulait pas encore... Tout à coup, des aboiements furieux retentirent au dehors, et au même moment les deux futailles désignées par frère Polycrate s'ouvrirent comme par enchantement, leurs douves tombèrent avec fracas, et le capitaine Thébaut, son épée en l'air, se montra à la tête de sa petite armée de moines... Le Christ sortant du tombeau ne fit pas plus d'effet sur ceux qui le gardaient !... La bouche béante et barbouillée de vin, les bandits étaient là, tous immobiles et plus blancs que des statues de plâtre. Et je vous assure que leur ivresse se dissipa à moitié, lorsque une seconde après, frère Polycrate, conduisant trois énormes bouledogue en laisse et suivi d'une escouade de moines armés de flambeaux de résine, apparut à l'entrée de la cave... Les Bernois étaient pris, mais pris dans une souricière !...

Et c'était frère Polycrate qui était le véritable auteur de ce beau coup de main. Les montagnards continuaient d'ouvrir de gros yeux : on eût dit qu'ils se demandaient s'ils n'étaient pas le jouet d'un rêve... Le capitaine Thébaut les fixait avec un orgueil mêlé de mépris ; enfin, il apostropha leur grand diable de chef en ces termes : « Si l'un de vous bouge, vous êtes tous morts. Ne nous forcez pas de verser un sang inutile ; rendez-vous. » Et l'épée haute, la pupille brillante et dilatée, il s'avança superbement vers le chef ennemi. Mais à peine fut-il à portée du bras du colosse que celui-ci, qui s'était comme replié sur lui-même, se redressa de toute sa hauteur, et saisissant le long poignard attaché à sa ceinture, le brandit en poussant un sauvage cri de guerre... A la voix de leur chef, les montagnards sortirent de leur stupeur ; ils répondirent par un hurlement lugubre et coururent à leurs armes ; mais frère Polycrate avait l'œil sur eux, il lâcha ses chiens, qui sautèrent au cou des premiers et les terrassèrent sans pitié... Les autres, effrayés, reculèrent en palissant... Le capitaine Thébaut n'avait pas bougé ; il était encore à trois pas du colosse, il le fixait de ses grands yeux noirs, prêt à lui barrer passage s'il faisait un mouvement... A la vue de ses soldats qui fuyaient se cacher derrière les tonneaux, le chef Bernois, rapide comme l'éclair, s'élança d'un bond vers la porte, avant même que le capitaine ait eut le temps de se jeter, l'épée au poing, au-devant de lui... Frère Polycrate était sur la marche la plus avancée de l'escalier ; à la vue du géant qui surgit tout à coup devant lui, en agitant son poignard et en poussant un cri de mort, le vieux petit moine eut assez de présence d'esprit pour se glisser entre les jambes du colosse surpris, celui-ci tomba lourdement sur le sol, à la renverse... Les chiens se ruèrent sur lui ; le capitaine Thébaut accourut et lui mit la pointe de son épée sur la gorge, pendant que frère Polycrate se débarrassait de son froc à la hâte pour lui lier les pieds et les mains... Ce grand diable était horrible à voir. Une écume sanglante sortait de sa bouche, il grinçait les dents, ses prunelles flamboyaient d'un feu sombre. De sa poitrine haletante sortaient des plaintes sourdes, comme les rugissements d'un lion mortellement blessé... Les chiens aboyaient et faisaient un vacarme infernal.

(A suivre.)

Onna pétechon.

- Atsi-vo, Djan-Luvi !
- Bondzo, Dâvi ! va-te bin ?
- Ho ! va prâo bin, vo remacho, et vo ?
- Va tot plian, tot plian.
- Bon !... ai vo dza signî ?
- Quiet signî ?
- Eh bin lài a onna pétechon qu'est messa ein trein pè dâi citoyens dè pè tota la Suisse po mettè oodrè à cein que sè passè pè lè tsambrès fédéralès à Berna.
- Et que lài sè passè-te ?
- Eh bin, clliâo conseillers dè per lé ne sè respettont pliequa, que l'est onco pi qu'ein 45 ; sè traitont dè fédératîfes, dè centraliseurs, dè radicalistes, d'estramontains et d'autrès z'apostrofès ein allemand que rein què dè lè z'oure, quand bin on lè compreind pas, cein fâ refresenâ ; et que lè ristous et lè grippious dè per tsi no ne sont què dâi z'agné. lets décontè clliâo fédéraux.
- Clliâo tonaires !
- Ora, no cotont rudo, kâ lâo faut on napoléon per dzo à tsacon, sein comptâ l'onibu ; et cein que

volliont lè pétichenéro, c'est dè tot cein nettiyi et dè n'avâi que n'homo, tot solet, po no gouvernâ, que s'ein tràovè justameint ion dè tot trovâ dein lè petits cantons, qu'on lài dit *Kaiser* ein allemand, que cein vâo derè Empereu, on lulu bin alleingâ, enfin quiet, on espèce d'Eytet ; tot justo cein que no foudrà.

— Adon, dînsè on arâi on empire ?

— Et oî.

— Eh bin su pas tant d'accœo, kâ vайдè-vo, l'empire cein cheint trào la pudra, et pi lè z'allemands ont tant boun'appétit, que voutron Tiaiser est dein lo cas dè no cotâ lo lard dâo tsat, kâ dè bio savâi que lài foudrà on bon gadzo. Y'améré mî on Râi que n'empereu ; et n'ein ein ion dè tot trovâ à Einvy, que farâi l'affèrè bon martsî, et que n'arâi pas fauta dè corè tant liein po trovâ se n'état majo, kâ vo vo rassoveni bin dâi z'avant-rihuvès, quand lè contingents passâvont âo bureau ? Quand cé d'Einvy lài passâvè, lo comî, que criâvè l'appet, fasâi : *Roi ; Maître ; Ecuyer* ; que lài a don quie dè quiet fèrè tot on gouvernemeint, et quoui sâ bin pou se Einvy n'a pas età einveintâ po cein. Lài arâi on Râi po qu'on mettè son nom su l'armana, dâi Maitrès, po gouvernâ, et dâi z'Ecuyers po montâ à tsévau po fèrè la garda d'honneur. Et po ne pas eingrindzi lo Tiaiser, on lài porrai bailli onna piace dein la coumechon dè la taxe dâi bâtimeints.

— Eh bin ! Djan-Luvi, vo z'âi réson, su d'accœo ; et se y'a vretabliameint 'na pétechon rappoo à cein, la vu signî.

— Et mè assebin, Dâvi ! Ecrîdè-la pi ; et du que ne sein dza dou, cein vâo allâ.

J. M.

Bontades.

Un vieux soldat réclamait des secours à la République, en faisant valoir ses états de service, douze campagnes et quinze blessures.

— Rendez-vous à la mairie, lui dit-on, le médecin de service constatera les blessures et avisera.

Un détail taquinait le vieux brave ; les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; ce qui fait que, sur le bras droit de notre grognard, se trouvait un tatouage qui pouvait gêner ses affaires.

Le médecin, en soulevant sa manche, allait lire ces mots : *Vive le roi !*

Mais le vétérân a une idée. Il fait modifier son tatouage en ajoutant une lettre, un *t* entre l'*o* et l'*i* ; de façon que le médecin ne peut lire que cette exclamation non politique : *Vive le roti !*

Entre un tailleur et un bohème :

Le bohème. Voyons, ça y est-il pour 120 francs ?

Le tailleur (d'un air fin.) Je ne m'explique pas l'idée que vous avez de marchander, du moment que vous n'avez pas l'intention de payer ?

Le bohème (convaincu.) C'est pour que vous perdiez moins !

L. MONNET.